

Christophe Pradeau

La Grande Sauvagerie

Verdier

LA GRANDE SAUVAGERIE

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

La Souterraine, roman, Verdier, 2005

Christophe Pradeau

La Grande Sauvagerie

ROMAN

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2010
ISBN : 978-2-86432-601-4

*Ce livre est dédié à Sandrine, Héloïse et Aurélien.
Il est écrit en mémoire d'Alain Courcelaud
et adressé à Gérard Bobillier.*

L'ÉTRANGER: Comment s'appelle le lieu où nous voici arrivés?

LE PAYSAN: Écoute-moi bien et tu en sauras autant que moi. Le lieu tout entier est sacré. Il appartient à l'auguste Poséidon mais le dieu porte-torche, le Titan Prométhée, y demeure aussi. L'endroit où tu te tiens assis est « le seuil d'airain » de cette terre ; c'est le soutien d'Athènes. Les champs qui nous entourent se flattent d'avoir pour fondateur le cavalier dont on voit la statue là-bas, et on nous désigne, nous tous qui vivons ici, du nom que nous tenons de lui : Colone. Voilà, tu sais tout, étranger. Ce sont des choses qui n'ont pas eu l'honneur de retenir l'attention des conteurs, aussi ne vivent-elles guère que dans la mémoire de ceux qui fréquentent les lieux.

SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*.

PREMIÈRE PARTIE

LA LANTERNE DES MORTS

Pile creuse en pierre terminée à son sommet par un petit pavillon ajouré, percée à sa base d'une petite porte, et destinée à signaler au loin, la nuit, la présence d'un établissement religieux, d'un cimetière. Peut-être doit-on chercher dans ces édifices une tradition antique de la Gaule celtique. En effet, ce sont les territoires où se trouvent les pierres levées, les menhirs, qui nous présentent des exemples assez fréquents de lanternes des morts.

EUGÈNE VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française.*

CACHE-CACHE

Elle domine le village, lui-même haut perché avec ses raidillons coupe-jarrets, ses monte-à-regret cabrés vers le ciel, l’emmêlement têtu, le ruissellement gris bleu de ses toitures d’ardoises, ses étagements de balcons, de tourelles en encorbellement arrimés aux redans du rocher, avec l’ample retombée de ses jardins en terrasse, ses volées de marches dévalant la pente, impatientes de se faufiler au milieu du quant-à-soi des vergers, entre les hauts murs de granit, gainés de mousses et de lichens, alourdis par le débord cornucopien des arbres en espalier, la plénitude tentatrice des reines-claude, des figues fleurs, des sanguinoles ou des pavies, tunnels d’ombres et de feuillages le long desquels on dégringole en criant à tue-tête pour déboucher enfin, hors d’haleine, échevelés, les joues en feu, au milieu des éclats de rire des berges, des courses trébuchantes sur les bancs de galets, face à l’éclaboussement des corps nus dans l’eau froissée de soleil. Et pourtant, on ne peut pas la voir depuis la Place – la place municipale s’entend, mais on disait la Place –, alors qu’elle est visible de partout, à des kilomètres à la ronde, depuis la route de Lubersac comme depuis celle de Coussac : on ne s’égare jamais longtemps, quand bien même on se serait aventuré dans les forêts encerclant le village ; vous leviez le nez et elle était là, secourable aux regards déroutés. Aujourd’hui encore, à chaque fois que le

sujet revient dans la conversation, il y a toujours quelqu'un pour proposer comme une hypothèse personnelle l'idée assez largement partagée pourtant que l'horloge l'occulte, qui est encastrée dans les combles du Vieux-Logis, sonnait les quarts, les demies et carillonnant les heures, entretenant au plus profond des sommeils l'image de roues dentées et de tempêtes de sable dans des ampoules de verre. C'est ce que j'ai longtemps cru, comme tout le monde, ce que je répondais aux voyageurs qui répugnaient à reprendre la route sans l'avoir ne serait-ce qu'entraperçue. C'est ce que je continuerais à prétendre des années après que j'aurais découvert, moi, Thérèse Gandalonie, qu'il n'en était rien et que, sur ce point comme sur tant d'autres, il ne fallait pas accorder une confiance aveugle aux rengaines qui faisaient le fonds des bavardages quotidiens. Une fois rappelé, ce que les guides touristiques ne précisaient jamais ou presque, que l'accès en est interdit, et qu'il leur faudrait de toute façon se contenter de la regarder à bonne distance, j'indiquais bien volontiers aux étrangers comment s'y prendre pour la voir au plus près : traverser le quartier de l'église et gagner les hauteurs du village, les deux ou trois ruelles depuis longtemps inhabitées qui achèvent de se défaire autour de l'ancienne Maison-Dieu, avec leurs toitures crevées, leurs buissons d'épines poussés au travers des portes, le craquement des horloges-de-mort dans le bois vermoulu des contrevents et l'éblouissement des papillons vomis par l'obscurité des chambres. Nulle part ailleurs le village ne s'ouvre aussi largement vers le nord : il faut se contenter de coups d'œil furtifs, coupés par un mur, gênés par un treillis de branchages. S'il multiplie les points de vue sur la vallée, aménagés en promenades où il fait bon bavarder le soir sous les tilleuls, le village, avec ses façades uniformément tournées vers les séductions méridionales, affecte d'ignorer le relief auquel il est adossé, l'amas d'éboulis, l'horizon fermé par la roche abrupte, les

arbres sombres de La Grande Sauvagerie et, en position de léger surplomb, la lanterne signalée par les guides, une tour de granit un peu courtaude, rongée par la mousse, d'un appareillage fruste, sans grâce.

De la lanterne des morts, je n'ai longtemps rien su ou presque ; je me contentais bien volontiers de ce qu'en disait le dos des cartes postales. Et je ne me souciais certes pas d'en savoir davantage : ces quelques lignes, toujours les mêmes, me suffisaient avec leurs obscurités, mieux me comblaient, que j'aimais dire et redire dans ma tête. Elles m'habitaient à la façon des archaïsmes souverains dont la voix de mamie était enrouée tout le temps qu'elle s'appliquait à arrondir autour de mon lit le cercle enchanté des contes et comptines, concrétions verbales impénétrables qui ombrent de leur mystère ces portes attendant de vous que vous tiriez la chevillette et la bobinette cherra, ces fontaines où l'on s'en va promenant, toutes ces campagnes qui verdoient et ces soleils qui poudroient dont des sœurs Anne scrutent avec inquiétude le suspens du haut de tours abolies. Il m'était arrivé plus souvent qu'à mon tour de m'arrêter à manier, en attendant que maman règle les courses, les petits rectangles de carton dentelé, empoissés d'une poussière grisâtre, qui restaient toute la journée à grincer, jouets du vent, du soleil et de la pluie, sur les tourniquets de la Maison de la Presse, plus exaspérants à la longue, quand on avait le malheur de leur prêter attention, dans le demi-sommeil qui enveloppait toute chose aux heures désoccupées de l'après-dîner, que le couinement de l'égoïne dans la chair blonde de l'aubier. Cela fait plus de vingt ans maintenant que le dernier menuisier de Saint-Léonard a fermé les portes de son atelier mais pourtant il m'arrive encore d'entendre quelquefois la petite rengaine jadis si familière, le cri-cri lointain de la scie, ce quelque chose en elle de la stridulation du grillon, mais en plus entêtant, un chant trop plaintif, trop irrégulier, hérissé

de trop de reprises, de trop d'à-coups pour qu'on l'oublie, pour qu'il glisse à l'arrière-plan, se perde dans le clapotis, le silence engourdi des siestes caniculaires ; la scie couine, vibre, sinue, peine à se dégager, se recalcr, puis elle reprend son mouvement de va-et-vient, fait son chemin dans le bois, la petite blessure qu'elle irrite, le cœur qui grince, résiste, qu'elle ouvre, sépare, défait en sciure.

Les légendes au dos des cartes postales datent la lanterne du milieu ou de la fin du XI^e siècle, le clocheton excepté, plus récent de deux ou trois cents ans, un clocheton à claire-voie, d'une élégance qui s'accorde mal avec la rusticité du reste de l'édifice, avec ses colonnes de calcaire s'épanouissant en chapiteaux historiés, dont on ne devinait pas même l'existence à la distance respectueuse où nous étions tenus, mais que des photographes avaient su extraire pour nous, dans la mesure du moins où il est possible de représenter sur une surface plane, de figer dans un noir et blanc charbonneux, le mouvement tournant, la torsion hélicoïdale qui donne énergie et force de propulsion aux cavaliers affrontés, aux combats de griffons, lapidations – corps brisés sous des monticules de pierre –, aux envols de séraphins, floraisons de jacinthes des bois et autres becquetages d'oiseaux qui veillaient sur nous, là-bas, invisibles et d'autant plus souverains d'échapper à notre regard, torsion à laquelle on devait également, et c'était pour moi un mystère, la grâce nonchalante, l'étrange mouvement suspendu de la centauresse mélancolique dont j'ai tant aimé la façon qu'elle avait de *vous* fixer de ses grands yeux, aussi profonds et mystérieux que l'eau noire des lacs de cratère, de ces lacs enténébrés de forêts qui, comme ceux de Nemi ou d'Albano, prétendent incarner l'origine, le bercement amniotique, la nuit noire, hantée de couteaux sacrificiels, d'enfants exposés, de louves et de fratricides, d'où tout procède... J'aimais sentir la présence de la centauresse, la savoir près de moi qui

veillait sur mon sommeil, ce qu'elle fit pendant plus de dix ans, punaisée au chevet de mon lit puis, compagne fidèle de mes errances juvéniles, de mes équipées de routarde, glissée dans une poche latérale de mon sac à dos, bientôt écornée, rayée, ternie, brisée, souillée de taches, et même, les derniers temps, traversée de part en part par l'incandescence, l'auréole brunâtre d'une cigarette, blessure qui adoucissait de sa lumière la nuit noire, artifice de photographe, sur laquelle elle se détachait.

C'était de toutes les lanternes recensées en France, et d'ailleurs aussi en Europe, la plus ancienne, la seule dont on pouvait affirmer avec certitude que sa construction était antérieure au XII^e siècle. Je savais depuis toujours que c'était la plus vieille. J'avais retenu, toute petite déjà, une expression, qui m'avait troublée, saisie au vol et pour ainsi dire *chopardée* un jour que je traversais la Place en courant : un homme élancé, très beau, fine moustache, lin blanc et canotier, avait lancé à la cantonade, résumant à l'attention de ses compagnons de voyage les informations qu'il venait de glaner dans son Baedeker ou son guide Joanne, refermé d'un coup sec et glissé aussitôt, à l'aveugle, dans la poche droite de sa veste, avec le détachement et l'aisance de qui a toujours eu un livre à la main : « Bref, comme dirait notre jeune ami, c'est la Mère de toutes les lanternes ! » Aussi, je ne saurais dire à quel point je fus déconcertée, mélange d'euphorie et de peur, d'apprendre, un matin pour moi mémorable du printemps 1954, sur de simples coupures de journaux, que les racines du monument plongeaient encore plus loin, dans un passé autrement plus incertain, vaguement druidique, que j'étais incapable d'imaginer alors sous des dehors autres que ceux, farouches, de prêtresses à faucille cueillant le gui sacré et psalmodiant des incantations à la lune sous le chêne d'Irminsul. Ce brusque surcroît d'antiquité me fascina : une cloison tombait qui révélait une chambre

interdite, murée depuis des siècles. Ce matin du 16 avril 1954, la lanterne triompha et pour toujours des réserves d'indifférence feinte qui m'avaient si longtemps protégée d'elle. Je ne devais plus dès lors cesser de la sentir en moi, présence étrangère, un peu douloureuse mais si durablement mêlée à ma vie qu'aucune force ne saurait aujourd'hui l'exciser sans faire voler en éclats ce que je suis devenue. Elle est incrustée dans mon regard, d'où je ne saurais pas plus la déloger que de me défaire de la nuée de *mouches* gélatineuses avec laquelle il m'a bien fallu apprendre à vivre du moment qu'elles ont brutalement envahi mon champ de vision, il y a de cela près de cinquante ans, au cours de l'une de mes rares escapades loin de Saint-Léonard, dans l'éclat d'un séjour caniculaire à Aigues-Mortes, où l'on m'avait éloignée pour me déshabituer de mamie et où les journées se passaient à tourner sur les remparts, les yeux fixés sur les salines, fascinés par la blancheur impitoyable des marais. Je ne les ai pas tout de suite appelées *mouches*. Je n'ai pas su d'abord comment les nommer ou, plus exactement peut-être, il m'a fallu longtemps avant de me sentir autorisée à les baptiser. Ce n'est que plusieurs années après leur apparition, alors que je m'étais enfin décidée à me confier à un ophtalmologue, qu'un nom vint se poser sur le grouillement de bâtonnets, virgules et macules qui dérivent à la surface de mon regard, transformant le visage le plus amical en l'un de ces spectacles fantasmagoriques que l'on observe les yeux vrillés aux lucarnes d'un microscope, la pupille démesurée par la stupéfaction de découvrir des Austerlitz et des Waterloo dans une simple goutte de sang. Depuis ma onzième année, je vis dans la compagnie des *mouches*. J'ai appris peu à peu à connaître leurs habitudes. Si je n'ai certes pas réussi à apprivoiser les *corps flottants*, comme on appelle plus volontiers dans les manuels de médecine ces épaississements du vitré, je sais du moins comment les tenir

en respect. Le soleil est leur meilleur allié : différents en cela des fantômes, fantasmés et autres *semblances* (comme on disait volontiers jadis à Saint-Léonard), ils n'aiment rien tant que la lumière du jour. Un premier rayon perce les nuages, puis un autre, la muraille se disloque d'un coup, le ciel s'élève, s'allège, s'arrondit en une voûte immense, fleurit en Gloire, rayonne d'un bleu exaltant, les visages que l'on croise s'ouvrent, sourient à la lumière, s'abandonnent à sa caresse, et les heures les plus grises de la journée s'en trouvent pour tout un chacun brusquement adoucies ; et moi, pendant ce temps, je baisse la tête, renfrognée, renâclante, occupée à me débattre de mon mieux dans le voile arachnéen, visible de moi seule, que le soleil vient de jeter sur le monde. Je fus bien longtemps avant de savoir comment ruser, peut-être serait-il plus juste de dire *jouer*, avec le peuple de parasites qui s'était sournoisement glissé en moi. L'inattention aux choses présentes que suppose la lecture fut ma meilleure arme contre la souillure intime dont je maculais tout ce que touchait mon regard. Je restais des journées entières, allongée à plat ventre sur mon lit, dans la pénombre des volets mi-clos, accrochée à mon livre comme à une planche de salut, heureuse de ne plus avoir, le temps du moins que durerait la lecture, à contorsionner mon regard pour me frayer une voie étroite jusqu'au spectacle du monde. Les cinémas aussi, je le découvrirais beaucoup plus tard, m'étaient bienveillants mais il ne me serait jamais donné, du moins tant que j'habiterais Saint-Léonard, de descendre plus de deux ou trois fois l'an dans l'une de ces cavernes où, pour quelques piécettes, le monde vient à vous par la grâce d'un mince faisceau de lumière trouant la pénombre. Le soleil du projecteur, tempéré par les ténèbres de la salle, me délivrait de la lente dérive des méduses et du cillement en moi des infusoires : je me découvrais, assise au premier rang, les yeux écarquillés, libre à nouveau

de m'installer de plain-pied dans un réel libéré des taches dont mes yeux le tavelaient ; mais je préférerais peut-être à ce spectacle celui, pour ainsi dire clandestin, volé du coin de l'œil, de la transsubstantiation qui s'opérait derrière notre dos, au-dessus de nos têtes, le mouvement tourbillonnant, brouillé de poussières en suspension, du rayon qui cheminait, gonflé de digressions, de haltes paresseuses, pour aller, épanoui en visages plus vastes que des paysages, et pourtant aussi proches, aussi intimes qu'un visage peut l'être dans l'emportement amoureux, frapper droit au but, infaillible, la rétine reconnaissante des spectateurs.

Le prestige nouveau dont la lanterne fut brusquement enveloppée à mes yeux, la fascination qu'elle exerça dès lors sur moi, elle le dut donc à d'humbles articles de journaux vieux de vingt ans, colonnes roussâtres de papier feutré, déchiré aux pliures, friables et comme incendiées par le temps, que ma grand-mère, je ne sais trop pourquoi – elle n'avouait aucune curiosité pour les *vieilles pierres* – avait cru bon de serrer comme choses précieuses dans le secrétaire de sa chambre. N'ayant pu faire qu'on me cédât ces reliques, maman prétendant, avec une obstination sauvage que je ne lui connaissais pas encore, ne rien conserver des *papillotes* de sa mère, je les lisais à la volée, au fur et à mesure qu'elle me les arrachait des mains pour les encaquer dans une lessiveuse de fer blanc, l'une de celles que mamie et moi, nous ressortions de l'appentis, chaque année, aux premiers jours de juin – et j'y prenais beaucoup de plaisir bien que cela signifîât aussi pour moi de surmonter ma peur au moment de les dégager du cocon où l'hiver les avait tenues enfermées – : elles servaient sans discontinuer, quatre mois durant, à stériliser les bocaliers, les mauvais jours revenus, entreposés dans les ténèbres voûtées de la cave, préserveraient un peu de l'explosion de couleurs et de parfums de la belle saison. Je profitai de ce que maman avait dû retourner

à la cuisine, où elle avait laissé la boîte d'allumettes, pour fouiller fiévreusement, plongée à mi-corps dans la lessiveuse, barattant, écumant d'une main rendue maladroite par la hâte, toute cette mémoire de papier journal qui ne nous rendrait pas mamie, mémoire vive près de s'envoler au loin, en fumée bleutée au-dessus des arbres, escamotée par le passage des nuages. Alors que je désespérais de réussir, ma main se referma comme d'elle-même sur la liasse convoitée. J'entrepris aussitôt de dissimuler ma trouvaille. Inquiète de ce que maman pouvait paraître d'un instant à l'autre dans l'encadrement de la porte, je courus l'enfourner à l'aveugle, dressée sur la pointe des pieds, à bout de bras, dans la cavité moussue que l'eau avait creusée dans le tronc du cerisier, à même la fourche, à l'intersection des quatre branches maîtresses qui se dressaient sur le ciel bleu comme des bras de pleureuses. Malgré ma terreur d'être surprise, je restai ainsi, un long moment, immobile, la joue posée contre le tronc rugueux, mystérieusement apaisée, à goûter le plaisir de sentir mes muscles tendus à se rompre, une douleur dans les articulations, mais légère et voluptueuse, simple crampe de croissance, l'expression du libre usage d'un corps jeune, gaiement affronté aux limites chaque jour repoussées de ses possibilités. La tête me tournait bien un peu, brouillant mon regard, mais la sensation était assez plaisante de découvrir autour de soi un monde un peu différent, un peu décalé et comme démesuré par la brume intérieure des accès de vertige. Je n'éprouverais une sensation analogue que des années plus tard, lorsque, plusieurs semaines de suite, je me mettrais en tête de descendre de grand matin à l'Auvézère pour observer *les mouches de mai* : je ressens encore presque physiquement en moi la surprise qui fut la mienne lorsque, ouvrant mes volets deux ou trois heures avant l'heure habituelle, je surpris pour la première fois à cette occasion un jardin agrandi par la brume aux

dimensions d'un parc seigneurial, peuplé de statues feintes, hérissé de fantômes de gloriottes et de fabriques, tout entortillé de chemins mystérieux qui semblaient converger dans les lointains vers l'ombre d'un belvédère. Il ne me fut que rarement donné par la suite de goûter avec pareille évidence le plaisir irrésistible de me sentir jeune et légère, plaisir pourtant si fragile, si éphémère, qu'il aura suffi, en ce jour d'autodafé, que me frôle le souvenir de mamie pour que le charme se dissipe, comme il suffisait, alors que je me brotais les cheveux, fenêtre grande ouverte sur le jardin, d'un rayon de lumière plus assuré que les autres pour que la brume se lève, dissipant les mirages seigneuriaux, me laissant seule face à l'hostilité du petit matin, nauséuse mais déterminée à descendre à l'Auvézère pour y affronter le spectacle des *mouches de mai*. En un rien de temps, en effet, alors que maman n'en finissait pas de revenir de la cuisine, l'absence de mamie revint me frapper de plein fouet, avant que j'aie pu esquisser le début d'une manœuvre défensive, me remplissant tout entière, comme une oppression dans la poitrine, que je sentais enfler, étendue aux dimensions d'une caverne, si vaste que je ne comprenais pas comment *cela* pouvait tenir en moi, si profonde et obscure que mon imagination s'y perdait, effrayée que j'étais de me découvrir si douloureuse en dedans et si étrangère. Maman revint, une boîte d'allumettes à la main. Les flammes noircirent le bleu du ciel. La journée passa comme elle put, dans l'impatience et l'angoisse. Le soir vint pourtant et l'occasion, que je saisis aussitôt, profitant des préparatifs du dîner, de récupérer la liasse réchappée des flammes, que je glissai fébrilement sous mon chemisier. Pendant que je gravissais quatre à quatre les marches de l'escalier, je sentais les papiers sur mon ventre comme une seconde peau, sèche, cassante et froide, reconnaissance anticipée de ce qu'elle serait plus tard, quand je serais vieille, prescience hallucinatoire de

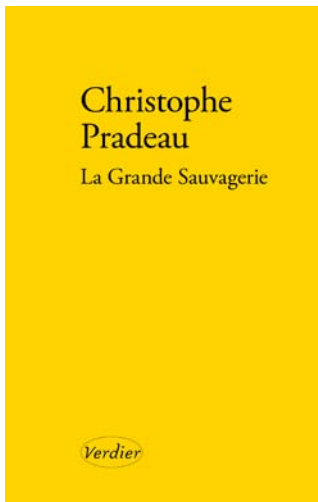
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en décembre 2009
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

61250 Lonrai

N° d'imprimeur: 000

Dépôt légal: décembre 2009

Imprimé en France



*La Grande
Sauvagerie*
**Christophe
Pradeau**

Cette édition électronique du livre *La Grande Sauvagerie*
de Christophe Pradeau
a été réalisée le 14/04/2010 par les Éditions Verdier.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782864326014)
Code Sodis : NU52019 - ISBN : 9782864326236